

Russendisko

Wladimir Kaminer

Gaïa

Russendisko

Wladimir Kaminer

Traduit de l'allemand par Lucile Clauss

Wladimir Kaminer arrive à Berlin au début des années 90, lors d'une vague d'immigration juive russe. Dans l'ex-Berlin-Est, il occupe l'un des nombreux appartements abandonnés et fait la connaissance de dilettantes en tous genres arrivés en masse de la partie ouest de la ville et qui s'emparent bientôt de tout le quartier entourant Alexanderplatz et Prenzlauer Berg.
Le Berlin que rencontre Kaminer le fascine d'emblée : une ville en mutation, pleine d'énergie, de mouvement, et une atmosphère propice à raconter des histoires. Qu'il s'agisse de Grecs obligés de parler italien parce qu'ils tiennent une pizzeria, du téléphone rose russe ou de l'ascension fulgurante d'un étudiant ukrainien passé de plongeur dans une rôtisserie à manager d'un stand de graines sur le marché de la Winterfelderplatz, Kaminer, avec son humour incomparable et son charme, érige un petit monument à la mémoire de ces personnages.

Wladimir Kaminer est né en 1967 à Moscou et vit depuis 1990 à Berlin. Il publie régulièrement des textes dans divers journaux et périodiques. Ses ouvrages tournent en dérision l'ère soviétique et rencontrent un grand succès en Allemagne, comme avec *La cuisine totalitaire* (Gaïa, 2013).
Personnalité incontournable des nuits berlinoises, il anime de sulfureuses soirées Russendisko.

Russendisko

du même auteur
chez le même éditeur

La cuisine totalitaire (2012)

chez un autre éditeur

Voyage à Trulala (10/18, 2009)
Musique militaire (Belfond, 2003)

Wladimir Kaminer

Russendisko

traduit de l'allemand par Lucile Clauss

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
Russendisko

Illustration de couverture :
© Design Team, München

© Wladimir Kaminer, 2000.
Publié pour la première fois en Allemagne en 2000 par Verlagsgruppe Random House.
© Gaïa Éditions, 2015, pour la traduction française

ISBN 13 : 978-2-84720-642-5

De Russie à Berlin

Au cours de l'été 1990, une rumeur s'est répandue dans Moscou : Honecker accueillait des Juifs soviétiques en RDA pour se faire pardonner de n'avoir jamais versé son tribut aux indemnisations allemandes à Israël. En effet, à en croire la propagande officielle de l'Allemagne de l'Est, tous les anciens nazis habitaient à l'Ouest. Nous avions eu vent de cette rumeur par les nombreux négociants dans l'import-export qui faisaient chaque semaine l'aller-retour entre Moscou et Berlin-Ouest. Très vite, tout le monde a été au courant. Tout le monde à part Honecker, peut-être. Jusque-là, en URSS, la plupart des Juifs tentent de dissimuler leurs origines, car, pour faire carrière, il était indispensable d'avoir un passeport « propre ». Ce n'était pas de l'antisémitisme, mais simplement dû au fait que pratiquement tous les postes à responsabilité étaient réservés à des membres du parti communiste. Et le parti ne voulait pas de Juifs dans ses rangs. Tout le peuple soviétique réglait son pas sur celui des soldats de la place Rouge – d'une victoire ouvrière à l'autre, personne ne pouvait y échapper. À moins d'être juif. Dans ce cas, on avait la possibilité, du moins en théorie, d'émigrer en Israël. Quand un Juif le faisait, c'était – presque – toléré. Mais si un membre du parti déposait une demande d'émigration, les autres communistes de sa division l'avaient dans le baba.

Mon père, par exemple, a déposé pas moins de quatre candidatures pour adhérer au parti, qui ont systématiquement échoué. Adjoint du chef de service de la planification d'une petite entreprise, il rêvait d'être un jour promu chef de service, ce qui lui aurait permis de gagner quelque 35 roubles supplémentaires. Mais un chef de service de la planification non inscrit au parti, c'était le pire cauchemar d'un directeur. De toute façon, c'était impossible puisque

chaque chef de service devait faire un rapport mensuel de son travail lors de la réunion du comité départemental du parti. Et sans carte de membre, comment était-il censé participer ? Année après année, mon père retentait sa chance. Il descendait des litres de bière avec des activistes, suait toute l'eau de son corps en les accompagnant au sauna, mais tous ses efforts demeuraient vains. Toutes ses tentatives se heurtaient invariablement au même obstacle : « On t'apprécie vraiment, Viktor, tu es le meilleur d'entre nous, disaient les camarades. On aurait vraiment bien aimé t'avoir dans le parti. Mais tu sais bien, tu es juif et tu peux te tailler en Israël à tout moment. – Mais enfin, je ne le ferai jamais ! répondait mon père. – Bien sûr, on sait tous que tu ne vas pas le faire, mais théoriquement, c'est quand même possible, non ? Et si ça arrive, on aura l'air fin. » C'est ainsi que mon père est resté un éternel candidat.

Mais on assistait à une nouvelle ère : désormais, le seul fait d'être juif signifiait un sésame pour le monde entier, les clés d'un nouveau départ. Ceux qui autrefois payaient la milice pour faire enlever la mention « Juif » sur leur passeport faisaient désormais de même pour obtenir exactement l'inverse. Tout d'un coup, toutes les entreprises se sont mises en quête d'un directeur juif, car lui seul avait la possibilité de faire des affaires dans tous les pays du monde. De nombreuses personnes de différentes nationalités ont soudain exprimé le désir de se convertir au judaïsme pour émigrer en Amérique, au Canada ou en Autriche. L'Allemagne de l'Est s'est ajoutée à la liste un peu plus tard, demeurant une sorte de tuyau pour les initiés.

C'était l'oncle d'un ami qui faisait de l'import-export de photocopieuses avec Berlin-Ouest qui m'avait mis dans la confidence. Un jour, nous lui avons rendu visite dans son appartement entièrement vide, juste avant le départ de toute

la famille pour Los Angeles. Seule une télévision grand écran avec magnétoscope intégré qui avait dû coûter un bras trônait encore au milieu de la pièce. Allongé sur un matelas, l'oncle regardait des films porno.

« Honecker accorde l'asile à des Juifs à Berlin-Est. Pour moi, il est trop tard pour changer mes plans, j'ai déjà transféré mes millions en Amérique, dit-il. Mais vous, vous qui êtes jeunes et qui n'avez rien, l'Allemagne est le lieu idéal. Il y a des clodos partout là-bas. Mais ils ont un système social stable. Quelques gamins de plus ne vont pas faire une grande différence. »

Nous n'avons pas tergiversé. Il était beaucoup plus facile d'émigrer en Allemagne qu'en Amérique : il suffisait de rassembler 96 roubles et on n'avait pas besoin de visa pour Berlin-Est. Mon ami Micha et moi sommes donc arrivés à la gare de Berlin-Lichtenberg, durant l'été 1990. À l'époque, le processus d'accueil était encore très démocratique. Grâce à nos actes de naissance sur lesquels était écrit noir sur blanc que nos parents étaient juifs, un bureau spécialement consacré à cet effet dans le quartier de Marienfelde à Berlin-Ouest nous a délivré une attestation nous reconnaissant officiellement en tant que citoyens d'origine juive en Allemagne. Armés de cette attestation, nous nous sommes présentés au commissariat d'Alexanderplatz où nous avons obtenu une carte d'identité est-allemande. À Marienfelde et au commissariat, de nombreux autres Russes suivaient le même parcours. L'avant-garde de la cinquième vague d'émigration.

La première vague était celle de la garde blanche pendant la révolution d'Octobre et la guerre civile ; la deuxième s'est abattue entre 1941 et 1945, la troisième, composée de dissidents expatriés, a déferlé à partir des années 60, tandis que la quatrième vague a vu arriver les premiers Juifs émigrants par Vienne dans les années 70. Les Juifs russes de la cinquième vague du début des années 90 ne pouvaient pas

être différenciés du reste de la population, que ce soit par leur apparence physique ou leur confession. Ils pouvaient être chrétiens, musulmans, ou bien même athées, blonds, roux, bruns, avec le nez crochu ou en trompette. Leur seule caractéristique commune étant d'avoir la mention « Juif » dans leur passeport. Il suffisait qu'un seul membre de la famille soit juif, ou à moitié ou au quart juif et puisse le prouver au bureau de Marienfelde.

Et comme dans toute loterie, il y avait beaucoup de triche. La première centaine était un mélange insolite de personnes issues de tous horizons : un chirurgien ukrainien avec sa femme et ses trois filles, un entrepreneur en pompes funèbres de Vilna, un vieux professeur qui racontait à qui voulait l'entendre qu'il avait calculé la circonférence de la coque métallique des Spoutniks, une chanteuse d'opéra à la voix bizarre, un ancien policier et beaucoup de jeunes, « étudiants » comme nous.

On nous avait aménagé un grand foyer pour étrangers dans trois barres d'immeubles de la cité de Marzahnn qui avait autrefois servi de sorte de centre de repos pour la Stasi. Là-bas, nous pouvions faire ce que bon nous semblait. Premiers arrivés, premiers servis. Après la réunification de l'Allemagne, les immigrés juifs étaient répartis à leur arrivée de manière équitable entre tous les Länder. De la Forêt-Noire à la Thuringe en passant par Rostock ou Mannheim, chaque Land avait sa propre législation en matière d'asile.

Dans notre confortable foyer de Marzahnn, nous avons eu vent des histoires les plus folles. À Cologne par exemple, le rabbin de la synagogue avait été chargé d'évaluer la judéité de ces nouveaux Juifs. Sans un bulletin signé de sa main, rien n'était possible. Un jour, le rabbin a demandé à une dame ce que les Juifs mangeaient à la Pâque.

« Des cornichons, a répondu la dame. Des cornichons et un gâteau de Pâque.

– Comment ? Des cornichons ? s'est insurgé le rabbin.

– Ah d'accord, j'ai compris ce que vous voulez dire, s'est exclamée la dame, nous à la Pâque, on mange la Matza.

– D'accord, mais en fait, les Juifs mangent de la Matza toute l'année, pas seulement pour la Pâque. Savez-vous au moins ce qu'est la Matza ? a demandé le rabbin.

– Mais bien sûr, a répondu la femme avec un sourire, ce sont ces petits gâteaux qu'on fabrique selon une recette ancestrale avec du sang de bébé. »

Le rabbin est tombé dans les pommes. Certains hommes se sont même fait circoncire pour échapper à ces questions embarrassantes.

Arrivés les premiers à Berlin, nous n'avons eu nul besoin d'en passer par là. Dans notre foyer, une bite a été concernée, celle de Micha. La communauté juive de Berlin avait découvert notre cité à Marzahnn et nous invitait à manger tous les samedis, avec une attention toute particulière pour les jeunes immigrants. Coupés du monde extérieur et sans connaissance de la langue, nous étions à l'époque très isolés, et les Juifs de la communauté étaient les seules personnes à s'intéresser à nous. Avec Micha et mon nouvel ami Ilia, nous y allions chaque semaine. Là, sur la grande table bien dressée, quelques bouteilles de vodka nous attendaient toujours. Les portions n'étaient pas très généreuses, mais tout était cuisiné maison et mitonné avec amour.

Le chef de la communauté nous aimait bien. Parfois, il nous donnait même un billet de 100 marks. Il insistait pour qu'on lui rende visite chez lui. À l'époque, je n'avais pas accepté son argent car je m'étais douté qu'il ne s'agissait pas de simple amitié, bien que je le trouve sympathique, lui et toute sa communauté. Il s'agissait d'une institution religieuse à la recherche de nouvelles ouailles. Dans ce genre de relation, il arrive toujours un moment où une contrepartie est attendue. J'ai donc très vite préféré passer mes samedis au foyer à faire griller des marrons dans le four à gaz et à jouer aux cartes avec les retraités tandis que mes amis continuaient

de fréquenter la communauté et se réjouissaient de tout ce qu'elle leur offrait. S'étant liés d'amitié avec le chef, ils sont allés plusieurs fois déjeuner chez lui. Un jour, il leur a dit :

« Vous vous êtes révélés être de bons Juifs, maintenant, pour que tout soit parfait, il faudrait vous faire circoncire.

– Non merci », a dit Ilia avant de s'en aller.

Micha, plus songeur, est resté. Tourmenté par la culpabilité à cause de l'argent qu'il avait accepté et l'amitié qu'il portait au chef de la communauté, il est donc allé expier tous nos péchés – à l'hôpital juif de Berlin. Ensuite, il nous a raconté que cela ne lui avait même pas fait mal et qu'au contraire, cela avait même accru sa virilité. Pendant deux semaines, il a dû porter un bandage duquel sortait un petit tuyau.

Au bout de la troisième semaine, la moitié de la population masculine de notre foyer s'est rassemblée dans les douches, dévorée par la curiosité. Micha nous a présenté son engin – lisse comme une saucisse. Avec fierté, il nous a détaillé les différentes étapes de l'opération : le prépuce avait été retiré au laser, ce qui avait été complètement indolore. Mais la plupart d'entre nous ayant été déçue par ses bijoux de famille, Micha s'est vu conseiller d'abandonner le judaïsme, ce qu'il s'est empressé de faire. Certains habitants de notre foyer se sont dit que tout ça allait mal finir et sont rentrés en Russie.

À l'époque, personne ne comprenait pourquoi les Allemands nous nourrissaient si bien. En ce qui concernait les Vietnamiens, c'était clair : ils étaient les travailleurs immigrés de l'Est, mais les Russes ? Peut-être que l'arrivée des premiers Juifs au commissariat de l'Alexanderplatz n'était qu'un malentendu, une erreur qu'ils avaient fait perdurer, trop fiers pour admettre s'être trompés ? Comme pour la chute du Mur ? Mais comme tous les rêves, il a été très vite rattrapé par la réalité. Au bout de six mois à peine, plus aucun titre de séjour n'a été accordé. Il fallait d'abord

déposer une demande à Moscou et attendre quelques années. Puis des quotas ont été mis en place. Immédiatement après, il a été décidé que tous les Juifs immigrés avant le 31 décembre 1991 auraient le statut de réfugiés et pourraient bénéficier de tous les droits d'un citoyen allemand hormis le droit de vote.

Ces Juifs et les Russes allemands ont constitué la cinquième vague, mais pour ces derniers, c'est une autre histoire. Tous les autres groupes – les femmes russes, les scientifiques russes, les prostituées russes ainsi que les boursiers ne représentaient même pas un pour cent de mes compatriotes immigrés.

Combien de Russes y a-t-il en Allemagne ? Le directeur du plus grand journal russe de Berlin prétend qu'il y en a trois millions. Et 140 000, rien qu'à Berlin. Mais comme il n'est jamais sobre, il n'est pas vraiment crédible. Il y a trois ans déjà, il parlait de trois millions. Ou bien quatre ? Mais c'est vrai, les Russes sont partout. Il faut bien accorder à ce vieux journaliste que nous sommes très nombreux, et particulièrement à Berlin. Tous les jours, je vois des Russes partout : dans le métro, dans les bars, partout. Une caissière du supermarché où je fais mes courses est russe. Il y en a aussi une chez mon coiffeur. Et chez mon fleuriste. Maître Grossmann, même si on peut avoir du mal à y croire aujourd'hui, est arrivé comme moi d'URSS il y a dix ans.

Hier, dans le tram, deux garçons conversaient à voix très haute en russe, pensant que personne ne les comprendrait. « Avec un canon de 200 millimètres, je n'y arriverai jamais. Il y a toujours tellement de monde autour de lui. – Alors prends un 500. – Mais je n'ai jamais travaillé avec un 500 ! – D'accord, demain j'appelle le chef pour lui demander le mode d'emploi d'un 500. Je ne sais pas comment il va réagir. Il vaut mieux que tu essaies avec un 200. On pourra toujours réessayer ! » En effet.